

Nausicaa

TANDIS qu'Ulysse dormait, Athéna, la déesse aux yeux pers, alla visiter en songe Nausicaa. C'était la fille d'Alkinoos, le roi des Phéaciens. Comme un souffle de vent, elle s'approcha du lit où reposait la jeune fille endormie.

— Nausicaa, tu dors alors que ton mariage est proche ! Belle comme tu es, les plus nobles des Phéaciens rêvent de t'épouser. Demande à ton père de faire atteler un char et, demain, dès l'aurore, avec tes compagnes, allez aux lavoirs. Là, vous procéderez au lavage du linge d'apparat de toute la famille.

Le lendemain, son père acquiesça avec joie à sa demande, devinant que Nausicaa songeait à ses noces. Voilà bientôt équipée la voiture à hautes roues, les mules harnachées et, quand tout fut chargé, le linge et les vivres, Nausicaa aux bras blancs prit les rênes et le cortège s'ébranla. La reine Arété n'avait pas oublié de remettre à sa fille une fiole d'or emplies d'huile fluide pour se parfumer après le bain.

Parvenus près du fleuve aux eaux vives et claires, on déchargea le char, on détela les mules afin qu'elles aillent paître près des cascades, là où l'herbe a la saveur du miel. Et l'on se mit à l'ouvrage : le linge fut foulé, blanchi, rincé, puis étendu sur la grève. Cette tâche achevée, les jeunes filles s'adonnèrent à la joie du bain, puis s'enduisirent d'huile fine. On mangea alors, on but le vin doux et, abandonnant leur

voile, maîtresse et servantes jouèrent à la balle. Nausicaa aux bras blancs se distinguait du groupe par sa grande beauté.

Alors que Nausicaa lançait la balle, Athéna en dévia la trajectoire, l'envoyant dans une vasque creusée par une cascade. Toutes poussèrent de tels cris qu'Ulysse se réveilla. C'est là ce que voulait la déesse qui avait décidé que le divin Ulysse serait mené jusqu'au palais d'Alkinoos par Nausicaa. Ulysse sortit en effet des bois, encore tout souillé de l'écume de la mer. Comme il était nu, il prit soin, par pudeur, de se couvrir d'une branche feuillue. Malgré cette précaution, lorsqu'il arriva près du groupe, les jeunes filles s'enfuirent. Seule resta Nausicaa. Athéna, pour la circonstance, avait rempli son cœur d'audace. La voyant si décidée, si forte, Ulysse craignant de la courroucer, lui adressa cette douce prière :

— Ô reine, je te supplie à genoux, peu importe que tu sois déesse ou mortelle ! Si tu es une déesse, ta beauté et ta majesté t'apparentent à Artémis. Si tu n'es qu'une simple mortelle, que soient bénis tes parents pour t'avoir pourvue de tant de grâces ! Bienheureux l'homme qui sera ton époux ! Je n'ai jamais vu homme ou femme dont la beauté te soit comparable. Mais je crains d'embrasser tes genoux. Après vingt jours d'errance sur les vagues amères, vingt jours pendant lesquels les dieux m'ont tourmenté, j'ai échoué hier sur les côtes de cette terre. Ô toi la première que je rencontre, aurais-tu quelque vêtement pour me couvrir ? M'indiquerais-tu le chemin de la ville ? Ne me rejette pas, j'ai déjà tant souffert ! Fassent que les dieux combent tous tes vœux et t'accordent un époux et un foyer !

— Étranger, ne crains rien. Je t'accorderai l'hospitalité, comme à tous les suppliants de Zeus. Tu es ici en Phéacie. Et moi, je suis la fille d'Alkinoos, le maître de ces lieux.

Puis s'adressant à ses compagnes aux cheveux bouclés :

— Revenez, mes filles, cet homme n'est pas un ennemi mais un naufragé. Et puisqu'il est venu jusqu'à nous, accueillons-le comme un envoyé de Zeus.

Nausicaa aux bras blancs leur ordonna alors de le baigner, de le vêtir et d'oindre son corps d'huile fine. Par pudeur, Ulysse refusa leur aide et alla se laver seul, à l'abri des regards. Sa toilette achevée, c'est plus grand, plus fort, et rayonnant de charme qu'il leur apparut. Éblouie, Nausicaa ordonna à ses servantes de lui porter à boire et à manger. Après avoir enduré tant de privations, Ulysse se restaura avidement. Puis Nausicaa lui dit :

— Allons à la maison de mon père. Mais suis bien mes conseils : marche auprès de mon char tant que nous serons dans la campagne. Ensuite il te faudra te cacher dès que nous atteindrons une hauteur d'où tu apercevras les remparts de notre ville. De là, tu verras aussi nos ports et nos vaisseaux ainsi que le beau temple de Poséidon entouré de l'agora où les Phéaciens sont occupés à fabriquer agrès, cordages, voiles et rames. Aux arcs et aux carquois, ils préfèrent les mâts et les navires qui les portent sur la mer écumeuse. Tu te dissimuleras dans le bois consacré à Athéna. Je ne veux pas qu'on nous voie ensemble car les méchants se mettraient à médire. Je ne peux me montrer avec un homme inconnu alors que je n'ai pas encore d'époux. Tu attendras dans le bois jusqu'à ce que nous soyons entrées au palais. Alors seulement, tu te mettras en route.

Une fois arrivé dans notre ville, demande le logis de mon père. Entre et va droit à ma mère. Tu la trouveras sans doute au coin du feu occupée à filer. Jette les bras autour de ses genoux si tu veux obtenir ton retour.

Ulysse agit ainsi que Nausicaa le lui avait demandé et attendit dans le bois d'Athéna. Il implora la déesse aux yeux pers afin que les Phéaciens se montrassent hospitaliers envers lui. Athéna l'exauça. Tout d'abord, et sans qu'Ulysse même s'en aperçut, elle le rendit invisible. Puis sous les traits d'une toute jeune enfant, elle le guida jusqu'à la demeure du généreux Alkinoos.

Que de beautés, de richesses assemblées dans ce palais ! Le bronze, l'or, l'argent y resplendissaient partout. Dans la cour, des servantes s'activaient, qui à moudre le grain, qui à tisser habilement le fil. Venait ensuite un grand verger dont les arbres donnaient à profusion des fruits en toute saison. Les poires, les pommes, les figues, les grenades, les vignes côtoyaient un potager, objet de soins attentifs. Deux sources y coulaient, l'une pour le jardin, l'autre pour la maison. Ulysse admira longtemps cette abondance que seuls les dieux pouvaient permettre.

Puis il franchit le seuil et entra dans la grande salle où étaient assemblés les nobles Phéaciens. Il se dirigea vers Arété. Comme il se jetait aux pieds de la reine, Ulysse redevenant visible, au grand étonnement de tous.

— Je vous supplie, ô reine, et toi, noble roi, de m'aider à regagner ma patrie. J'ai déjà tant souffert, loin des miens.

On le fit se relever et s'asseoir dans le fauteuil du fils préféré du roi car rien n'est trop beau pour honorer les suppliants de Zeus. On apporta une aiguière d'or emplies d'eau et une bassine d'argent afin qu'il se lavât les mains et les pieds. Puis on l'honora d'un repas. Dans un cratère, l'on mélangea le vin et l'on but en l'honneur de Zeus qui porte l'égide. Alkinoos prit la parole :

— Demain, en l'honneur de notre hôte, nous organiserons une fête où nous sacrifierons des victimes aux dieux. Après, nous veillerons à ce qu'il parvienne enfin à sa terre natale, sans plus de souffrance.

À la reine qui lui demandait son nom et d'où il venait, Ulysse raconta la terrible tempête qu'il avait essuyée en quittant l'île de la nymphe Calypso et comment il avait échoué sur les côtes de Schérie. Alkinoos, touché par tant de malheurs, lui proposa de demeurer en son île et d'épouser sa fille. Ulysse le remercia mais déclina son offre car son seul vœu était de retrouver les siens.

Puis la nuit étant déjà fort avancée, tous regagnèrent leur couche.

Le Cyclope

LORSQUE l'aube aux doigts de rose parut, Alkinoos se rendit avec Ulysse à l'agora afin de le présenter à son peuple. Tous admirèrent la force et la beauté du sage Ulysse.

— Nobles Phéaciens, j'ai fait préparer un grand festin en l'honneur de notre hôte. Je vous y convie dans mon palais. Que l'aède Démodocos se joigne à nous et nous charme de son divin chant.

À la fin du repas, l'aède aveugle entonna, accompagné de sa cithare, un chant relatant la querelle d'Ulysse et d'Achille pendant le siège de Troie. À cette évocation, Ulysse ne put retenir des larmes qu'il s'efforça de cacher. Mais Alkinoos, en voyant son chagrin, fit taire le musicien et ordonna que commencent les jeux. Se succédèrent les coureurs fougueux comme des coursiers, puis les lutteurs et les lanceurs de disque. Aux épreuves du saut fit suite la boxe.

Alors Laodamas, le fils d'Alkinoos, défia Ulysse :

— Tu es fait comme un athlète. Connais-tu nos sports ? Ne veux-tu pas t'y essayer ?

— Je n'ai pas le cœur à concourir car j'ai hâte de partir.

— Ton refus signifierait-il que tu n'es qu'un marchand et que tu ignores la noblesse des jeux ?

Ces mots blessèrent Ulysse qui se leva promptement pour montrer ce dont il était capable. Se saisissant du disque le

35

plus lourd, il l'envoya sans peine au-delà de tous ceux qui avaient été lancés auparavant par les athlètes phéaciens.

— Je suis prêt à me mesurer à vous dans toutes les épreuves. Mais sachez que c'est à l'arc que j'excelle.

Aucun athlète n'osa relever le défi.

On retourna enfin au palais afin qu'Ulysse découvrit les présents que les plus nobles Phéaciens lui avaient offerts. L'aède chanta alors la prise de Troie, racontant comment, sous le conseil d'Ulysse aux mille ruses, les Grecs avaient construit un grand cheval de bois et comment, par ce stratagème, ils avaient réussi à pénétrer dans la citadelle. Une fois encore, Ulysse pleura.

Alkinoos alors lui demanda :

— Étranger, pourquoi es-tu si ému par ce récit ? Révèle-nous maintenant ton nom, ton pays afin que nous puissions t'y conduire. Conte-nous ta triste histoire.

— Par où commencer ? Je suis Ulysse dont on chante les ruses, le fils de Laerte. Mon pays, c'est Ithaque, île de roches qui nourrit de jeunes hommes robustes. Nulle contrée n'est, à mes yeux, plus douce. Je vais maintenant vous raconter tous les maux que j'ai endurés depuis mon départ de Troie...

« D'abord nous abordâmes à Ismaros, au pays des Kikones. Un combat eut lieu dont nous sortîmes vainqueurs. Mes hommes, au lieu de regagner les vaisseaux, s'attardèrent pour fêter la victoire. Des renforts ennemis arrivèrent, tuant six d'entre eux. Nous regagnâmes alors en hâte nos navires, contents d'avoir évité la mort mais pleurant nos compagnons perdus.

Nous reprîmes la mer mais Zeus nous envoya une terrible tempête qui brisa nos mâts et déchira nos voiles. À

grands efforts de rames, nous gagnâmes la terre la plus proche. Deux jours durant, la tempête fit rage et à l'aube du troisième nous embarquâmes. Nous arrivions à Cythère lorsqu'à nouveau une houle contraire nous poussa vers le large. Pendant neuf jours, nous dérivâmes au gré des vents mauvais. Le dixième jour, nous abordâmes au pays des Lotophages.

Après nous être restaurés et avoir fait provision d'eau douce, j'envoyai trois éclaireurs reconnaître les lieux. Hélas ! ils rencontrèrent les habitants de cette terre qui, loin de les combattre, leur offrirent le fruit exquis dont ils se nourrissent, le lotos. À peine l'avaient-ils goûté qu'ils ne voulaient plus rentrer, oubliant du retour. C'est de force que j'ai dû les ramener aux navires où je les attachai. On embarqua aussitôt de peur que le reste de l'équipage ne succombât au charme de ce fruit qui dispense l'oubli.

De là, nous arrivâmes au pays des Cyclopes, ces brutes sans lois qui accordent aux dieux tant de confiance qu'ils ne cultivent rien de leurs mains. Ils n'ont point d'assemblée qui légifère et vivent dans des cavernes où chacun élève sa famille comme il l'entend. En face de la terre des Cyclopes, se dresse une île sauvage, l'île aux Chèvres, où paissent des troupeaux de chèvres sans pasteur. Jamais les Cyclopes ne s'y rendent car ils n'ont pas de navire.

C'est dans l'une des anses de cette île giboyeuse que nous arrivâmes à la nuit tombée. Nous dormîmes sur la grève. Le matin suivant, nous nous livrâmes à une chasse fructueuse. Le soir, ce fut un vrai festin : viandes et vin à foison ! Lorsque l'aube divine parut, je dis :

— Le gros de l'équipage restera ici. Moi, à bord de mon vaisseau, j'irai en reconnaissance sur l'île voisine. Je veux

37

savoir qui sont les hommes de ce pays, gens sauvages, sans cœur, ou hôtes accueillants qui respectent les dieux.

Nous montâmes à bord, larguâmes les amarres et chacun à sa place s'assit sur les bancs, frappant de sa rame la mer blanche d'écume.

Nous atteignîmes rapidement l'île car elle était toute proche. Je débarquai, ordonnant à mon équipage de garder le bateau tandis que j'explorerais la caverne avec douze de mes compagnons les plus braves. Devant la grotte, on avait aménagé un enclos. À l'intérieur, nous découvrîmes des claies chargées de fromages, des étables où se pressaient agnelets et chevreux, et enfin tout le matériel nécessaire à la traite des bêtes. Mes compagnons me pressèrent aussitôt d'emporter ce butin sans attendre le retour du maître de ces lieux. Je refusai, voulant le voir, curieux de le connaître.

Le voici qui arriva ! Haut comme une montagne boisée, avec un œil unique au milieu du front, il n'avait rien d'un humain, d'un mangeur de pain. Les bras chargés de bois mort, il franchit le seuil et jeta sa brassée sur le sol avec une telle force que le bruit nous fit fuir au fond de la caverne. Puis il ferma l'entrée avec une pierre si grosse que vingt-deux chars n'auraient pu la déplacer. Ranimant le feu, il nous vit et nous demanda aussitôt :

— Quel est votre nom, étrangers ? D'où venez-vous ? N'êtes-vous pas des pillards qui sillonnent les mers ?

Notre cœur se brisa de terreur au son de cette voix inhospitalière et à la vue de la taille de ce monstre. Je lui dis :

— Nous sommes des Grecs qui revenons de la guerre de Troie. Zeus nous a égarés sur la mer. Nous nous agenouillons devant toi et implorons ton hospitalité. Envoyés

par Zeus, nous sommes ses suppliants. Ne le contrarie pas. Honore-nous de ton hospitalité sinon crains son châtement.

Mais impitoyable, il me répondit :

— Es-tu stupide, étranger, ou bien ignorant ? Nous autres Cyclopes, nous ne craignons ni les dieux ni Zeus qui porte l'égide. Je ne t'épargnerai que s'il me plaît. Mais dis-moi, où donc est ton navire ? À la pointe de l'île ou bien plus près d'ici ?

Il voulait m'éprouver. Rusé, j'inventai cette histoire :

— C'est Poséidon qui l'a brisé lors d'une tempête. Mes compagnons et moi-même sommes les seuls rescapés du naufrage.

Insensible et sans une parole, le Cyclope se jeta sur deux de mes hommes qu'il attrapa d'une seule main, les écrasant ensuite par terre comme de petits chiens. Leur tête se fracassa et leur cervelle se répandit sur le sol. Puis, arrachant leurs membres un à un, sans rien laisser, il dévora tout tel un lion : entrailles, muscles, moelle, os. Horrifiés, nous implorions Zeus. Une fois repu de chair humaine et gavé de lait, il se coucha parmi les bêtes.

Je pensai en moi-même : « Faut-il le transpercer de mon épée ? »

Mais je renonçai à cette idée car comment aurions-nous pu déplacer, seuls, le roc qui obstruait l'entrée ? En nous morfondant, nous attendîmes l'aube aux doigts de rose.

Au matin, comme la veille, le Cyclope s'occupa à traire ses brebis et ses chèvres. Ce travail achevé, il déjeuna encore de deux de mes hommes. Puis déplaçant la pierre, il fit sortir son troupeau pour le mener paître. Il n'oublia pas de la replacer derrière lui.

Aussitôt, j'imaginai une vengeance. Nous avions remarqué

de tout mon poids sur le bâton que nous tournions ensemble dans son œil. À gros bouillons, le sang giclait, faisant siffler le pieu ardent. Des vapeurs remontaient de sa prunelle en feu.

Il rugit comme un fauve. Son cri terrible emplit la grotte et, épouvantés, nous courûmes nous cacher. De son œil, il arracha le pieu dégoulinant de sang. En même temps, et de tous ses poumons, il appelait ses voisins à l'aide. Nous les entendîmes bientôt accourir afin de le secourir.

— Que se passe-t-il, Polyphème ? Est-ce qu'on te dérobe ton troupeau ? Cherche-t-on à te tuer ? Réponds-nous !

— C'est Personne qui me tue !

— Personne ? Alors prends ton mal en patience car nous n'y pouvons rien, lui répondirent-ils en s'éloignant.

Je ris de ma ruse. Ce nom de Personne les avait trompés. En geignant de douleur et à tâtons, le Cyclope déplaça la roche qui lui servait de porte. Il s'assit sur le seuil, les deux bras étendus, craignant que nous ne nous mêlions aux bêtes qui se pressaient pour sortir.

Il me fallait une fois encore user de ruse : notre vie était en jeu. Voici ce que je décidai. Nous nous échapperions cachés sous les animaux. J'attachai les mâles par trois. Ainsi chacun de mes hommes s'accrocherait sous celui du milieu sans crainte d'être découvert par Polyphème. Cette tâche achevée, il me restait le plus fort des béliers. Je m'agrippai à son épaisse toison et me coulai sous son ventre. Au fur et à mesure que les bêtes sortaient, le Cyclope tâta leur belle laine. Pauvre de lui ! Il ne s'aperçut de rien.

Dès que nous nous fûmes éloignés de la grotte, je lâchai mon bélier et détachai mes compagnons. Poussant devant nous quelques-unes des bêtes les plus grasses, nous cou-

en arrivant le tronc d'un olivier bien vert qui servait tout bonnement de massue au Cyclope. Pour nous, c'était là le mât d'un gros navire. Je m'en saisis, décidé à l'enfoncer dans l'œil du Cyclope quand il s'endormirait. Je le durcis en le passant au feu et le cachai soigneusement dans le fumier. Cinq d'entre nous furent tirés au sort pour accomplir ce projet.

Le soir venu, il rentra à nouveau le troupeau, procéda à la traite et dévora deux de mes compagnons pour son souper. Je m'approchai alors en lui tendant une auge emplies de mon vin.

— Cyclope, arrose ton repas de ce vin. Je voulais te l'offrir pour que tu nous libères mais je ne vois en toi aucune pitié.

S'emparant du vin, il le but et en fut si heureux qu'il en redemanda.

— Verse m'en encore. Sois gentil et dis-moi qui tu es car je voudrais te faire un cadeau qui te réjouira.

Trois fois il reprit du vin, l'avalant d'un seul trait et, lorsque je le vis ivre, je repris la parole :

— Je me nomme Personne. C'est ainsi que tous m'appellent.

— Eh bien ! je mangerai Personne après vous tous. Voilà le présent que je te fais, dit le Cyclope en s'écroulant sur le sol, endormi.

Dans son sommeil, il vomissait des jets de chair et, de vin fermenté. Sans perdre un instant, je réchauffai le pieu et, de la voix, j'encourageai mes hommes de peur qu'ils ne faiblissent. Quand la pointe fut incandescente, je me saisis du pieu et, en courant, entouré de mes gens animés d'une nouvelle audace, je le plantai dans l'œil unique du Cyclope. Je pesai

rûmes jusqu'au navire où nos compagnons inquiets nous attendaient. Les brebis embarquées, nous montâmes à bord, contents d'avoir évité la mort mais pleurant nos compagnons perdus. Chacun s'assit à sa place sur les bancs, frappant de sa rame la mer blanche d'écume. Une fois loin du rivage, je criai ces mots au Cyclope :

— Polyphème, tu as osé dévorer des suppliants de Zeus dans ton logis. Te voilà châtié par les dieux ! Sache que celui qui a servi leurs mains se nomme Ulysse, le dévastateur de citadelles, le roi d'Ithaque !

En entendant ma voix, le Cyclope s'approcha du bord de la falaise. Il dit :

— Ainsi donc se réalise la prophétie de notre vieux devin Télémus ! Mais alors que j'attendais un mortel d'une force exceptionnelle, c'est un nain qui m'a enivré afin de me crever l'œil ! Ô mon père, Poséidon à la chevelure bleue, punis cet Ulysse ! Empêche-le de rentrer chez lui. Ou s'il y parvient, que ce soit seul, privé de ses compagnons, à bord d'un navire étranger et qu'il trouve le malheur dans sa demeure !

Sur ces mots, Polyphème, fou de rage, arracha à la montagne un énorme bloc de pierre qui vint en tournoyant raser la poupe de notre vaisseau, manquant nous écraser.

De retour à l'île aux chèvres, nous trouvâmes le reste de l'équipage qui désespérait de nous revoir jamais. Nous nous partageâmes équitablement le troupeau et sacrifîmes sur la grève un agneau au dieu des Nuées sombres. Mais Zeus le dédaigna. Durant tout le jour et jusqu'au soir, nous festoyâmes : vin et viandes grillées à foison. La nuit venue, nous nous étendîmes sur la plage pour dormir. ➤➤